

A propos de G.Scelsi

Autrefois vivait en Perse un joueur de flûte qui ne jouait qu'une seule note. Sa femme supporta avec patience et discrétion cette particularité pendant vingt ans. Puis elle osa lui faire observer que les autres musiciens utilisaient plusieurs notes, et avec succès. Il lui répondit qu'il ne l'ignorait pas, mais qu'il avait lui-même déjà trouvé la note juste, et que les autres en étaient encore à la chercher.

Cette histoire est citée par Yves Klein dans son livre de 1958. Deux ans plus tard, le 9 mars 1960, il fait jouer sa symphonie Monoton à l'inauguration de son exposition d'Anthropométries. La symphonie en question est constituée d'un seul accord tenu pendant vingt minutes, et les Anthropométries sont les traces de corps de femmes nues enduites du "bleu Klein", qui pendant l'exécution de la symphonie Monoton ont imprimé leurs empreintes sur la toile.

Les affinités avec Scelsi sont évidentes : comme Klein, (rose-croix et chevalier de Saint-Sébastien), mais avec une aristocratie moins factice, Scelsi répugne à se salir les mains à des activités purement artisanales, et confie à des praticiens spécialisés la réalisation de l'idée. Tandis que les néo-sériels en sont à redécouvrir les Viennois d'avant-guerre, Scelsi comme Yves Klein prophétisent la mystique du dernier quart de notre siècle, et n'ont qu'indifférence à l'égard des deux fétiches dominants de l'Histoire et de la Science. Là où la plupart des musiciens s'attardent à des querelles de formalismes rivaux : néo-classicisme contre néo-sérialisme, Scelsi est presque le seul, dans les années 50, à être à l'heure des plasticiens et des poètes. Comme Henri Michaux, il sait qu'il s'agit désormais de travailler "dans l'os du son". Stockhausen va bientôt suivre un chemin parallèle, avec la Pièce XI pour piano, et ses 142 répétitions d'un accord, et son imaginaire bâti sur le rapport entre microcosme et macrocosme.

Il aura fallu plus de trente ans pour qu'on s'aperçoive assez largement de la place de Scelsi au sein de cette musique non-académique née dans les années 50. Il a lui-même incité à cette méconnaissance en cultivant ce que Baudelaire appelait le "plaisir aristocratique de déplaire". Scelsi était triplement scandaleux, d'abord comme aristocrate sans message politique au sein d'une Italie minutieusement quadrillée en fiefs partisans, puis par son mépris de tout maniérisme à une époque férue de technologies, et enfin par son effacement du Moi au royaume de l'individualisme triomphant. Il fallait une audace tranquille pour ravalier l'écriture au rang subalterne d'auxiliaire de l'idée, et détourner toute l'attention vers le sens et non la lettre ou le geste. Les "minimalistes" appliquaient un système opposé aux systèmes officiels ; Scelsi, lui, a exploré de façon beaucoup plus empirique et diverse des chemins vers le centre de la "sphère" sonore où présentait la révélation musicale essentielle.

Je ne pense pas qu'on puisse comme le flûtiste persan jouer pendant vingt ans la note juste, après l'avoir trouvée. Cette durée n'est pas compatible avec l'éternité de l'instant révélé. Mais Scelsi représente un cas exemplaire, en des temps obsédés par la "démystification", d'un salutaire renouveau des fonctions mythiques de la musique.

12.8.92

Publié en italien dans G.Scelsi, *Viaggio al centro del suono*, (a cura di P.Castanet et N.Cisternino) p.29-30, La Spezia, ed. Luna, 1993